17. Le premier témoin de la mort glorieuse

Le centurion s'était écrié : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu ! » Les amis de l'Homme crucifié n'avaient peut-être pas compris ce qu'il disait en latin ou en grec. Parmi ses soldats, effrayés par le tremblement de terre et les ténèbres, seuls quelques-uns l'avaient regardé d'un air interrogateur, voire méprisant, le croyant devenu fou. Mais personne n'avait accordé de véritable importance à cette affaire, à lui, à ce qu'il vivait, et lui aussi s'était empressé de faire comme si de rien n'était et de poursuivre l'exécution des trois malfaiteurs.

En fin de compte, l'ordre de se rendre immédiatement chez Pilate lui offrait une distraction bienvenue le ramenant à la réalité. Peut-être y avait-il un espoir d'oublier tout cela et de reprendre sa vie d'avant, en attendant de retourner enfin à Rome, de quitter ce pays si compliqué, ces Juifs toujours rebelles à l'empereur en raison de leurs convictions religieuses, et de profiter de sa retraite dans une maison de la campagne du Latium ou en Toscane.

Mais dès qu'il arrive chez Pilate, il aperçoit dehors un Juif bien habillé, riche, et il comprend que, de toute évidence, le procurateur n'aurait pas pu le convoquer ce soir-là sans que la raison ne soit précisément ce condamné qu'il avait vu mourir.

Pilate l'accueille, lui aussi différent que d'habitude. Le centurion constate que le procurateur l'attendait presque avec impatience, qu'il veut lui demander quelque chose qui, au fond, l'intéresse davantage que les habituels rapports de mission accomplie. Il lui demande si Jésus de Nazareth est déjà mort, s'il est vraiment mort aussi vite.
Le centurion devient alors le premier, dans l'histoire du christianisme, à annoncer à un païen la mort du Christ.
Et là, cet homme se sent poussé à ne pas se contenter de donner l'information objective : « Oui, il est mort vers la neuvième heure, avant les deux autres condamnés. Nous l'avons vérifié en lui transperçant la poitrine et il n'en est sorti que de l'eau et du sang. Il était complètement vidé de son sang. »
Il se rend compte qu'il ne peut pas parler ainsi de la mort dont il a été témoin. Pilate perçoit son hésitation, comme s'il s'agissait de quelqu'un qui doit annoncer à un père la mort tragique de son fils.

Pilate le scrute, et ce sentiment de crainte qui l'avait saisi alors qu'il jugeait Jésus s'empare à nouveau de lui. C'est pourquoi il ne s'impatiente pas. Il reste là, face à l'attitude inhabituelle de son centurion, sans parler, le fixant du regard presque avec crainte. L'autorité ne lui appartient plus : l'autre a vécu une expérience plus grande que la sienne, ou bien la même que celle qu'il a vécue ce matin-là lorsqu'il a vu Jésus revenir de la flagellation, si meurtri et pourtant si grand, si imposant.

Le centurion oublie qui il a devant lui : dans son cœur, il ne voit que Jésus et, comme s'il se parlait à lui-même, il décrit cette scène, les dernières paroles, ce dernier souffle qui n'en finit pas, cette tête qui s'incline, ce silence terrible, cette disparition de tout et de tous de sa perception du monde, ce moment où il ne reste plus que

Jésus, et même devant Pilate, il se retrouve à répéter ce qu'il a dit, ce qu'il a confessé immédiatement : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu ! »

Pilate recule, comme s'il venait de recevoir un coup violent. Il se détourne face au mur. Le centurion se tait mais, curieusement, il ressent en lui une grande paix. Ce dégoût, cette tristesse vide qu'il avait éprouvée auparavant, ce brouillard sans horizon, tout cela a disparu. Car lorsqu'il a parlé de Jésus, de sa mort, de son dernier souffle, il a comme senti que ce qu'il avait vu et reconnu à trois heures de l'après-midi persistait, était là, en lui, une réalité qui n'était pas terminée, qui restait offerte. C'était comme s'il avait ressenti sur lui-même le souffle de cet esprit, ce dernier souffle qui, pour lui, était un commencement sans fin. Il ne savait ni comment ni pourquoi cela se faisait, mais soudain, dans son cœur jaillit la certitude que cet Homme était vivant, qu'il n'avait pas assisté à une simple mort mais à la naissance d'une réalité nouvelle, toute liée à cet Homme, toute consistant en Lui. Une réalité nouvelle qui avait déjà commencé en lui, dans son cœur, et qu'il ne pouvait donc pas nier. Le Nazaréen vivait déjà en lui, il le sentait déjà vivre en lui, comme si ce souffle de vie qui avait quitté son corps mourant était entré en lui. En effet, il avait été frappé par le fait qu'à ce moment, la mère de Jésus était restée là, debout, sans se déchirer comme aurait dû le faire une femme juive face à la mort – et quelle mort ! – d' un fils. Elle était restée là à fixer son Fils comme si elle voyait quelque chose au-delà de sa mort, au-delà de la douleur, au-delà du mal qui avait atteint son paroxysme.

Pilate le congédia sans faire de commentaires. Il lui dit simplement de permettre au riche Juif qui se tenait à la porte de prendre le corps du condamné et de l'enterrer où il souhaitait. Il lui ordonna même de l'accompagner tout au long de cette opération afin d'éviter toute irrégularité éventuelle, ce que le centurion accepta avec une émotion secrète à l'idée de pouvoir revoir le Nazaréen.